
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/3 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.3.59535

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MANÈS SPERBER ET LE PARIS DES ANNÉES CINQUANTE

A partir de 1945, Manès Sperber côtoie les principaux écrivains français qui ont choisi de ne pas suivre le parti communiste: Aron, Malraux, Camus, et même Sartre et Beauvoir pendant un moment. Il avait connu certains d'entre eux avant la guerre, dès son arrivée à Paris en exil en 1934. L'arme de la plume, Sperber l'a toujours utilisée et il y est devenu maître. Il étudie dans ses essais et ses articles les possibilités offertes par les différents genres – le roman, l'essai ou l'article – par la fiction ou le réalisme. Il pose des questions sur les rapports de l'écrivain et du public et s'interroge sur sa propre pratique, lui qui a touché à tous ces genres, multipliant les articles, ayant publié les premiers tomes de sa trilogie romanesque et rédigé plusieurs essais qui paraîtront également dans les années cinquante.

La victoire sur le fascisme et la définition de nouveaux objectifs pour le combat des écrivains engagés lui donnent l'occasion de nouvelles rencontres. Sperber sera l'ami ou le témoin, il participera à leurs querelles et prendra parti, avec toute la passion caractéristique de cette époque où la plume a pris, en France du moins, le relais d'autres armes. Sperber se trouve donc à la fois acteur et spectateur. Il continue de participer aux combats de son temps où il a eu le courage de s'engager totalement. Mais il garde un regard critique sur ses compagnons de lutte, un regard d'autant plus acéré qu'il n'ignore pas les jeux du pouvoir. Un spectateur qui ne se fait pas d'illusions.

Il est indispensable de présenter la scène parisienne des intellectuels que Sperber rencontre ou retrouve. Leurs rapports sont, en effet, complexes et s'expliquent, en partie, par le rôle qu'ils ont joué pendant la guerre. Dans un premier temps, celui de l'immédiat après-guerre jusqu'en 1946, les sources ne permettent pas de dire si Sperber prend position. Cette attitude dans l'expectative peut s'expliquer par son absence de France depuis 1942. Il sera ensuite beaucoup plus présent lors des conflits et des inévitables ruptures qui vont éloigner d'anciens amis.

L'un des débats qui agita les intellectuels parisiens fut la querelle entre Camus et Sartre. Dans ce débat du début des années cinquante, nous mettrons en évidence la position de Sperber face à l'engagement de l'écrivain et la demande qu'il lui fait de prendre ses responsabilités.

Les débats des intellectuels parisiens non communistes dans l'après-guerre

La fin de la guerre et ses lendemains

En 1941, Sartre et Beauvoir étaient allés voir Malraux pour lui demander d'entrer dans la résistance et de rejoindre leur groupe «Socialisme et Liberté». La réponse de Malraux fut alors négative. Et quand il entra dans la résistance en 1944¹, le groupe de Sartre n'existait plus depuis

1 Herbert Lottman se montre tout aussi sévère pour Sartre et Beauvoir que pour Malraux. «Quant à Sartre et Simone de Beauvoir, qui avaient, avant la guerre, rejeté la tentation de participer aux manifestations antifascistes et qui étaient demeurés relativement passifs sous Vichy, ils avaient appris bien des leçons. Certains de leurs amis siégeaient à présent au gouvernement.» (in: Herbert LOTTMAN,

longtemps. Pourtant, quand Sartre décida de créer les *Temps Modernes*, il demanda à Malraux d'y participer et essuya un nouveau refus².

Si Malraux tenait déjà ses distances par rapport à Sartre et Beauvoir, ce n'était pas le cas d'autres intellectuels parisiens. Lors du lancement des *Temps Modernes* fin 1944, Paulhan, qui avait longtemps dirigé la NRF, faisait partie du comité de rédaction de la revue. A Leiris et Queneau fut confiée la partie littérature et poésie. Camus, sur qui comptait Sartre pour entraîner les lecteurs de *Combat*, fit également partie du comité. Aron en était aussi à cause de sa participation à la France Libre pendant la guerre et pour faire office de conseiller technique pour l'impression et la publication³. En 1946, Beauvoir travaillait aux *Temps Modernes* avec Merleau-Ponty qui faisait partie du comité de rédaction et auquel l'opposaient des différends sur la politique éditoriale de la revue et sur sa position politique. Quant à Aron, il prenait déjà ses distances avec Sartre⁴.

Les intellectuels français étaient en train de redéfinir leurs objectifs après la défaite allemande. Il s'agissait aussi pour eux de régler leurs comptes avec ceux d'entre eux qui avaient collaboré avec les Allemands. Le Comité National des Écrivains (CNE) avait publié dès septembre 1944 une liste des écrivains avec lesquels il entendait n'avoir aucun contact professionnel⁵. Sirinelli note que cette période est marquée par le «discrédit de la droite politique et la délégitimation de la droite idéologique»⁶. La victoire ne semble avoir été emportée qu'avec l'aide décisive de l'Union soviétique, ce qui remet en cause le libéralisme politique et économique des années 1930. Un exemple en est, pour Sirinelli, la rapidité avec laquelle Jean-Paul Sartre acquiert de la notoriété, et la présentation des *Temps Modernes* dès l'automne 1945. En 1945, les jugements sur l'attitude des écrivains français sous l'occupation allemande occupent les esprits: c'est la pétition pour demander à de Gaulle, la grâce de Brasillach. Camus la signera, Beauvoir pas. Bientôt, c'est le problème du «Cas Nizan», Aragon ayant refusé, en juin 1945, que Nizan fasse partie des écrivains morts pour la France dont le CNE vendait les livres. Les calomnies dont il faisait l'objet de la part des communistes, après avoir rendu sa carte au moment du pacte germano-soviétique, révoltaient ceux qui n'étaient pas dans les rangs des communistes.

Dans ce climat très conflictuel de l'après-guerre, Aron était assez proche de Malraux, étant donné ses activités aux côtés du Général de Gaulle à Londres. Camus s'était trouvé dans la

La Rive gauche, traduit de l'américain par Marianne VÉRON, Paris (Seuil) 1981, p. 315). Malraux «était destiné à devenir un personnage encore plus officiel qu'Aragon. Car il s'était arraché à son paradis caché de la Côte d'Azur juste à temps et était rentré assez tard dans la résistance, mais au sommet. Et, ce faisant, il avait créé un nouveau personnage au moins aussi irrésistible que n'importe lequel de ses personnages de roman» (ibid., p. 339). Sur un ton tout de même moins mordant, Jean Lacouture s'étonne également. S'il concède que Malraux s'est tenu au contact des réseaux britanniques de la résistance, il l'attribue au fait «que son frère Roland était à Brives l'antenne du SOE (Special Operations Executive) du général Gubbins». Fixant son entrée en résistance au début de 1944, il ajoute: «Une inconnue demeure: comment André Malraux, personnage célèbre mais marginal au regard d'une résistance qui tient non sans quelques raisons l'ancienneté pour une valeur suprême, et qui n'a pas que des amis du fait de son passé politique, réussit-il à se glisser dans ce tissu conjonctif, puis à émerger comme un unificateur, en moins de trois mois?» (in: Jean LACOUTURE, André Malraux. Une vie dans le siècle, Paris (Seuil) 1973, p. 284).

2 Jean-Yves GUERIN, Malraux et Sartre, in: André Malraux – Unité de l'œuvre – Unité de l'homme, Colloque sous la direction de Christiane Moatti et David Bevan, Paris (La Documentation Française) 1989, p. 181.

3 Deirdre BAIR, Simone de Beauvoir, Paris (Fayard) 1991, p. 345.

4 Ibid., p. 361.

5 In *Les Lettres françaises*, 16 septembre 1944, p. 5, et *Le Figaro*, 19 septembre 1944, p. 2 (cité par Jean-François SIRINELLI, Intellectuels et passions françaises, manifestes et pétitions au XX^e siècle, Paris (Fayard) 1990, p. 144).

6 Ibid., p. 148.

résistance comme Malraux. Sperber était l'ami de tous, et ce à des degrés divers, sans pour autant se mêler de leurs divergences éventuelles jusqu'en septembre 1946. Nous le retrouvons lors d'une rencontre amicale organisée chez Malraux. Koestler, Sartre et Camus y participaient également⁷. Koestler présenta le projet d'une nouvelle organisation pour faire contrepoids à la Ligue des droits de l'homme qui était sous l'influence des communistes. Si Camus y était favorable, Malraux demeurait sceptique et Sartre totalement négatif.

Camus exposa les positions de chaque participant. Le désir de Koestler de définir un minimum de moralité politique, d'organiser une action spécifique. Le manque de conviction de Malraux à l'idée qu'on pût atteindre le prolétariat – et puis, de toute façon, le prolétariat est-il «la plus haute valeur historique»? Ses propres efforts pour maintenir la réunion sur un plan philosophique. Le «Je ne peux pas tourner mes valeurs uniquement contre l'URSS» de Sartre. Koestler les avertissant qu'ils seraient tous, en tant qu'écrivains, des traîtres devant l'histoire s'ils ne dénonçaient pas ce qu'il fallait dénoncer. Et pendant tout ce temps, écrivit Camus dans son journal, «l'impossibilité de définir ce qu'il entre de peur ou de vérité dans ce que chacun dit»⁸.

Dès cette époque, il existait aussi des divergences entre Sperber et Koestler. Sperber le mettait en garde contre le fait de publier des articles dans *Carrefour*. Sa position ne devait pas se confondre avec celle de quelqu'un de droite ou sinon perdrait tout son intérêt. Sperber évoquait les articles de Merleau-Ponty dans *Les Temps Modernes*. Il avait discuté deux fois avec lui au cours des quinze derniers jours, en présence de Sartre, ce qui montre comme les contacts étaient fréquents entre eux à cette époque. Ceci ne l'empêchait pas d'être hostile à l'existentialisme sartrien dont il constatait et déplorait le «conformisme».

Comme je l'ai écrit dans mon essai psychologique, il apparaît une fois de plus que cette philosophie conduit par des détours à un conformisme ahurissant⁹.

Pourtant, Sperber envisageait encore une collaboration avec l'équipe de Sartre aux *Temps Modernes*.

L'attaque de la Pravda contre Sartre, que tu auras lue entre temps, est très réjouissante. J'ai eu une assez longue entrevue avec Simone de Beauvoir et lui. Ils voudraient sortir un numéro consacré à l'Allemagne. Je dois le rédiger avec eux. Est-ce que tu serais éventuellement prêt à y participer?¹⁰

7 Manès Sperber à Justin O'Brien, lettre du 14 août 1964, Fonds Sperber Paris.

8 Herbert LOTTMAN (traduction de Marianne VÉRON), *Albert Camus*, Paris (Seuil) 1978, p. 414. L'exemple de cette réunion est symptomatique des difficultés souvent rencontrées dès qu'il s'agit de reconstituer l'histoire à partir des déclarations de témoins de l'époque. Dans ce cas particulier, toutes les déclarations concordent sur le rôle qu'il faut attribuer à Sperber. En revanche, la date de la réunion se situe pour Herbert Lottman le 29 octobre 1946, celle que Camus a notée dans ses *Carnets II*, et il évoque lui-même des divergences avec d'autres biographies de membres de la réunion. «Dans sa biographie de Malraux, Lacouture relate différemment la réunion chez Malraux: il en attribue l'initiative à Malraux, dans le but d'attirer les écrivains progressistes dans le camp gaulliste. Lacouture fonde son récit sur un entretien avec Koestler, qui ajoute Beauvoir au groupe rassemblé dans l'appartement de Malraux. Le récit de Lacouture fait s'opposer Camus et Malraux, Camus étant celui qui parle du prolétariat et Malraux répondant avec hauteur: «Qu'est-ce que c'est que ça?» – ce qui irrita Camus, fâcha Sartre et mit fin au projet. Mais Lacouture a assuré que le compte rendu de Sperber est sans doute le plus précis, et c'est donc celui-ci qu'on a retenu.»

9 Manès Sperber à Arthur Koestler, lettre du 27 février 1947, Fonds Sperber Paris. «Jedenfalls zeigt sich wieder einmal, was ich in meinem psychologischen Essay übrigens geschrieben habe, daß diese Philosophie auf Umwegen zu einem ahurissanten Konformismus führt.» (L'essai sur le conformisme *Les Pré-occupés* ne parut dans *l'Age Nouveau* et dans *Combat* qu'en février 1951.

10 Manès Sperber à Arthur Koestler, lettre du 26 janvier 1947, Fonds Sperber Paris. «Der Angriff der *Pravda* gegen Sartre, den Du inzwischen wohl gelesen hast, ist sehr erfreulich. Ich habe inzwischen mit ihm und Simone de Beauvoir eine längere Unterredung gehabt. Sie möchten eine Deutschland

Sperber ajoute qu'il trouvait amusant l'article d'Emmanuel Berl contre Sartre paru dans la *Revue de Paris*, celui de A. Patri dans *Masses*, excellent mais aussi injuste. Les controverses de l'époque ne se livraient pas seulement dans l'intimité, mais avaient l'occasion de s'exprimer dans les nombreuses revues.

Le fossé achevait de se créer entre Sartre d'un côté, Malraux et Aron de l'autre. Le 7 avril 1947, Charles de Gaulle annonçait, à Strasbourg, la création du «Rassemblement du peuple français» (RPF). Malraux y acceptait la charge de délégué à la propagande. Leur bulletin, *L'Étincelle*, devint un hebdomadaire, *Le Rassemblement*, avec trois journalistes venus de *Combat* (dirigé ensuite par Claude Bourdet). Puis, ce fut la revue *Liberté de l'esprit*, fondée avec Claude Mauriac en 1949¹¹. Après s'être entretenu avec James Burnham, le futur représentant de la droite du Congrès pour la Liberté de la Culture, en février 1948, Malraux s'adressa, le 5 mars 1948, à la salle Pleyel aux intellectuels de gauche, et le 18 février 1948 au Vélodrome d'Hiver¹². La revue d'Emmanuel Mounier *Esprit* allait publier, en octobre 1948, un dossier qui était consacré à son évolution depuis 1936. Pour lui cette participation au RPF, dont il voulait encore faire un mouvement de gauche, était «un match contre les communistes dans le double sens de défi moral et d'affrontement physique»¹³.

Un autre proche de cette époque fut David Rousset, l'auteur des *Jours de notre mort*. A partir du 20 octobre 1947, Sartre fit une série d'émissions à la Radiodiffusion française: «Sartre et ses amis reçoivent». Le 1^{er} décembre 1947, c'était l'émission de Sartre avec Rousset sur la vie en Allemagne et la question allemande. A l'automne 1947 en effet, Rousset avait fait un voyage en Allemagne avec Roger Stéphane qui dirigeait la revue *Confluences*¹⁴. Rousset collaborait à *Franc-Tireur*, dirigé par Altman. Celui-ci défendait la théorie de la troisième voie, ni alignée sur les États-Unis, ni sur l'Union soviétique¹⁵.

Trois jours après le «coup de Prague», une redéfinition des objectifs de certains intellectuels de gauche non affiliés au parti communiste s'effectuait avec la création du «Rassemblement Démocratique Révolutionnaire» (RDR), fondé par Georges Altman et David Rousset le 27 février 1948¹⁶. Sartre avait accepté d'y adhérer¹⁷. Le mouvement reprenait la phrase de Saint-Just («Le bonheur est une idée neuve en Europe») et la complétait par l'appel de Marx («Prolétaires...»). Cet appel témoignait ainsi de la volonté de ses membres de défendre une conception de la liberté rénovée et renforcée par la justice sociale. Le mouvement pouvait compter sur l'appui du public grâce au concours de *Franc-Tireur*¹⁸. Le 10 mars 1948, dans la salle des Sociétés savantes, rue de Richelieu à Paris, avait lieu la première conférence de presse

gewidmete Sondernummer herausbringen. Ich soll sie mit ihnen zusammen redigieren. Würdest Du evt. einen Beitrag liefern?»

11 LOTTMAN (voir n. 8) p. 474. La revue publiera en septembre 1950 le «Manifeste des hommes libres» de Sperber et Koestler (in: Pierre GREMION, *Preuves; Une revue européenne à Paris. Introduction*, Paris (Julliard) 1989, p. 11).

12 LACOUTURE (voir n. 1) p. 337.

13 Ibid., p. 342.

14 Émile COPFERMANN, *David Rousset. Une vie dans le siècle*, Paris (Plon) 1991, p. 89.

15 Ibid., p. 101.

16 Annie COHEN-SOLAL, *Sartre*, Paris (NRF Gallimard) 1985, p. 390. «A son «comité d'initiative», on lisait les noms de David Rousset, Jean-Paul Sartre, Paul Fraisse de la revue *Esprit*, Georges Altman, Daniel Bénédicte, Jean Ferniot, Bernard Lefort, Charles Ronsac, de *Franc-Tireur*, Roger Stéphane. A côté de ces écrivains et journalistes étaient associés les noms de quatre parlementaires et de six militants ouvriers et syndicalistes.»

17 Simone de Beauvoir décrivait ainsi la première réunion du RDR: «Hier, nous avons rencontré un groupe de socialistes pour discuter d'un manifeste en faveur d'une paix qui serait le fait d'une Europe socialiste et non d'une alliance avec la Russie ou les États-Unis. Comme j'étais la seule femme au milieu de quinze hommes, je me suis tue.» (in Deirdre BAIR, *Simone de Beauvoir*, Paris (Fayard) 1991, p. 413).

18 COPFERMANN (voir n. 14) p. 101.

du RDR. Rousset y insistait sur l'originalité du mouvement, «un rassemblement et non pas un parti»¹⁹. Tout en connaissant aussi bien Rousset que Altman, Sperber ne prend pas parti tout d'abord.

Que retenir de cette époque? Sartre, Camus et Koestler étaient encore amis. Mais les premiers différends politiques entre eux se produisaient²⁰. Ils n'allaient faire que s'accroître jusqu'à la rupture définitive. Quant à Sperber, il ne se manifestait guère dans ces débats.

Les Conflits et les ruptures

A partir de 1947, les relations s'enveniment. Merleau-Ponty prend à partie Malraux dans *Les Temps Modernes*, «fustigeant son amalgame de pseudo-marxisme et d'esprit réactionnaire»²¹.

En 1948, une soirée rassembla encore Koestler, qui venait de rentrer d'Angleterre, Beauvoir, Sartre, Camus²². Koestler s'y montra très inquiet de la situation en Tchécoslovaquie. Ce fut une époque d'activité intense caractérisée par les nombreux meetings organisés par Sartre, Camus et Rousset. Un appel lancé le 12 mars était resté «sans écho». En juin 1948, c'était le second meeting du RDR dans la salle des Sociétés savantes²³, suivi d'un autre en décembre 1948²⁴. Albert Camus, qui y participait, avait insisté pour qu'on en écarte Merleau-Ponty. Le meeting suivant du 30 avril 1949 sur le thème de Résistance à guerre et dictature se tint au Vélodrome d'Hiver. Au meeting du 30 avril 1949, on vit pour la dernière fois ensemble Théodor Plivier, André Breton, Simone de Beauvoir, Carlo Levi, l'auteur de *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, Jef Last, celui de *Zuyderzee*, Jean-Paul Sartre, Richard Wright (*Blackboy*), James T. Farrell, Aldous Huxley, Ignazio Silone. Arthur Compton envoya son frère Carl qui défendit la thèse de la nécessité de la force nucléaire, d'où des différends graves. Rousset avait, avec Altman, des contacts avec l'American Federation of Labor – Committee for Industrial Organisation, dont le représentant à Paris était Irving Brown²⁵.

19 COHEN-SOLAL (voir n. 16) p. 395. «Quant à Raymond Aron, dans *Le Figaro*, il eut quelques mots assez justes pour analyser la naissance du RDR: dans un article consacré aux «contradictions du communisme», il chercha les raisons du déclin du stalinisme intellectuel, ajoutant pour finir: «La place que les staliniens laissent vide, le Rassemblement démocratique révolutionnaire, de *Franc-Tireur* jusqu'aux *Temps modernes*, cherche à l'occuper. Entre le despotisme bureaucratique et le capitalisme, ils tentent de frayer la voie du romantisme révolutionnaire, déçu par tant d'échecs, mais toujours disponible.» Cette critique d'Aron porta, car elle fut l'objet de nombreuses dénégations de la part de Sartre, Rosenthal et Rousset (ibid., p. 398). Leurs entretiens seront publiés plus tard sous le titre «Entretiens sur la politique».

20 «Quand je me rappelle cette époque, ces querelles violentes et ces beuveries, toutes ces discussions et ces profonds désaccords sur des questions importantes, je ne vois pas comment je n'ai pas compris que notre amitié avec Camus touchait à sa fin, juste comme cela avait été le cas pour notre amitié superficielle avec Koestler. Mais Camus, ce n'était pas pareil, Sartre et moi voulions qu'il reste solidaire avec nous; alors qu'avec Koestler les choses avaient été différentes dès le début parce que nous nous sommes toujours méfiés de ses opinions. Malgré toutes nos divergences, Camus était honnête, donc fiable; politiquement, Koestler n'a jamais été honnête, son anticomunisme le rendait irrationnel peut-être même fou. Nous ne trouvions aucun point d'accord avec lui, nous ne nous entendions sur rien.» (in: BAIR [voir n. 17] p. 417). Cette déclaration de Simone de Beauvoir à sa biographe en 1972 montre bien, s'il fallait encore le prouver, à quel point le passé peut être réinterprété en fonction du présent. Car il fut un temps où Koestler côtoyait volontiers le groupe d'amis de Sartre et de Beauvoir et où ceux-ci ne se défiaient pas encore de lui.

21 GUERIN (voir n. 2) p. 181.

22 BAIR (voir n. 17) p. 426.

23 COPFERMANN (voir n. 14) p. 101.

24 BAIR (voir n. 17) p. 455, COHEN-SOLAL (voir n. 16) p. 398.

25 COPFERMANN (voir n. 14) p. 109.

Pour Annie Cohen-Solal, la rupture effective entre Sartre et Rousset intervint lorsque ce dernier, pour des raisons financières, se tourna vers les syndicats américains, l'AFL et le CIO: c'est avec leur concours et avec celui d'intellectuels américains comme Sidney Hook, qu'il organisa la Journée internationale de résistance à la dictature et la guerre, pour le 30 avril 1949²⁶.

Sartre quitta le RDR en octobre 1949 après un appel lancé par Rousset aux intellectuels américains, dont Sidney Hook²⁷. En 1950, Sartre était cloué au pilori par les deux camps parce qu'il refusait encore de prendre parti.

*L'unité qui soudait les chefs de file intellectuels de la France de l'après-guerre avait fait place à la fragmentation idéologique et à la confusion politique. Les petites fissures étaient devenues de larges failles; on se renvoyait avec violence accusations et contre-accusations*²⁸.

La scission du RDR s'accélère alors: d'une part ceux qui s'appuient sur *Les Temps Modernes* et *Esprit*; d'autre part, la fraction qui rejette le progressisme, sur *Franc-Tireur* et sur la Commission Internationale d'Enquête sur le Régime Concentrationnaire mise sur pied par Rousset²⁹.

C'était l'époque où Sperber publiait une critique du livre de Victor Serge dans la revue *Paru*³⁰, celle où le livre de Kravchenko, *J'ai choisi la liberté*, remportait un grand succès. Kravchenko était devenu une cible privilégiée pour les communistes qui déclaraient que ce livre était un faux. C'est pourquoi il avait fini par assigner les *Lettres Françaises*. Le procès Kravchenko se déroula de janvier à avril 1949³¹. Puis, ce fut le procès Rousset avec les *Lettres Françaises* (25 novembre 1950- janvier 1951).

*Elinor Lipper y témoignait, tout comme Margarete Buber-Neumann. Après le livre de Victor Andreievitch Kravchenko J'ai choisi la liberté, les communistes avaient lancé une campagne et Kravchenko finit par assigner les Lettres Françaises en diffamation. Le 12 novembre 1949, un appel fut lancé dans le Figaro littéraire aux anciens déportés des camps nazis. Le 15 novembre se tint une conférence de presse avec Rémy Roure et Gaston Weil. Claude Bourdet y répondait de ne pas limiter l'enquête à l'URSS. Pierre Daix, rédacteur en chef des Lettres Françaises, accusa Rousset de commettre un faux lorsqu'il précisait dans l'appel qu'on pouvait être envoyé par décision administrative dans les camps de travail correctif, et d'accoler à ce faux primitif des récits qui n'auraient été que de vulgaires copies de documents écrits sur les camps nazis*³².

Sperber n'intervient pas visiblement dans ces débats. Mais il suit de très près les événements, comme en témoigne sa lettre à Elinor Lipper pour lui demander de témoigner au procès de Rousset.

Rousset porte plainte bien sûr, il va y avoir un procès de grande importance dans lequel des gens comme vous, ayant eu votre destin, doivent comparaître comme témoins.

*Rousset doit nommer les témoins dans les huit jours. C'est pourquoi je vous prie de me répondre par retour du courrier si, oui ou non, vous acceptez*³³.

26 COHEN-SOLAL (voir n. 16) p. 401.

27 BAIR (voir n. 17) p. 461.

28 Ibid., p. 477.

29 GREMION (voir n. 11) p. 12.

30 André Malraux à Manès Sperber, lettre du 13 décembre 1949, Fonds Sperber Paris.

31 LOTTMAN (voir n. 1) p. 349-357. Lottman accorde une grande importance à ce procès, tout comme au procès Rousset. Il les considère comme des étapes importantes dans le combat idéologique de la guerre froide et cite le journal de Simone de Beauvoir pour preuve du désarroi des intellectuels parisiens en face de ces révélations sur les camps soviétiques.

32 COPFERMANN (voir n. 14) p. 109.

33 Manès Sperber à Elinor Lipper, lettre du 22 novembre 1949, Fonds Sperber Paris. »Rousset klagt natürlich, es wird zu einem Prozeß von ganz großer Bedeutung kommen, in dem gerade Menschen

Il suit le déroulement du procès, et se montre satisfait du résultat³⁴. A cette époque, les déclarations qu'il fait à ses amis, le montrent très optimiste quant à l'évolution de la situation en Europe et au succès de la lutte contre le communisme. »D'autre part, les symptômes d'un affaiblissement du stalinisme ici sont de plus en plus flagrants«³⁵.

De cette époque datent également les tentatives de Sperber pour créer une revue au Congrès pour la Liberté de la Culture. Elle aurait pour fonction de s'opposer à l'influence des *Temps Modernes* et d'*Esprit*.

*Nous méconnaîtrons notre mission et passerons à côté d'elle si nous nous efforçons de remporter des succès à droite, alors qu'il nous revient de prendre des lecteurs à Esprit et Temps Modernes, de gagner les enseignants, etc. La revue va, par exemple, devoir inévitablement entrer dans une polémique avec les Sartre de toutes les tendances. Il lui faudra montrer clairement que ces gens de gauche sont fascistes, que par leur silence ou leur bavardage confus, ils se font les complices des esclavagistes, etc. Notre point de vue sera donc résolument antifasciste*³⁶.

Sperber est aussi résolument engagé contre *Esprit* que contre *Les Temps Modernes*.

*Je ne vous ai, bien sûr, jamais proposé de publier dans Esprit, qui est une revue catholique à très fortes tendances staliniennes, le tout sur la base d'un phénomène caractéristique que j'appellerais la sincérité des hypocrites. Il y a quinze ans environ, on y trouvait davantage de sincérité, et maintenant c'est de l'hypocrisie qui tient en majeure partie à la lâcheté et à la peur qu'inspire l'occupation russe. Le mélange de tartufferie catholique et de gauche est vraiment remarquable*³⁷.

C'est seulement en 1952 que Sartre devait, à l'évidence, se ranger aux côtés des communistes. En 1952, Beauvoir écrivit une lettre au Président Truman contre l'exécution des Rosenberg. Elle fut signée par »Sartre et les autres«³⁸. Beauvoir aida le journaliste René Guyonnet à traduire pour les *Temps Modernes* des articles parus dans *The Nation*³⁹. C'est l'époque où le magazine américain *Look* demanda à Sartre une interview où il expliquerait aux lecteurs sa position politique. En 1952 également, la collaboration de Sartre au Congrès de Vienne du 12 au 19 décembre 1952 à l'appel du Mouvement mondial de la paix, fut le témoignage le plus flagrant de sa collaboration avec les communistes.

von Ihrer Art und von Ihrem Schicksal als Zeugen auftreten sollen. Rousset muß die von ihm vorgeschlagenen Zeugen innerhalb 7 Tagen namhaft gemacht haben. Ich bitte Sie deshalb mir möglichst umgehend zu antworten, ob – daß – Sie akzeptieren als Zeugin aufzutreten.«

34 Manès Sperber à Arthur Koestler, lettre du 18 décembre 1950, Fonds Sperber Paris. »Der Rousset-Prozeß nähert sich seinem Ende. Er ist ein Erfolg gewesen, eine ernsthafte Aktion.«

35 Manès Sperber à Arthur Koestler, lettre du 16 mars 1951, Fonds Sperber Paris. »Andererseits werden die Äußerungen einer Abschwächerung des Stalinismus hier immer auffälliger.«

36 Manès Sperber à Arthur Koestler, lettre du 24 octobre 1950, Fonds Sperber Paris. »Wir werden unsere Aufgabe verkennen und verfehlen, wenn wir uns um Erfolge rechts bemühen, indes es an uns ist, die Leser von *Esprit*, *Temps Modernes*, die Lehrer usw. zu gewinnen. Die Revue z. B. wird unweigerlich in eine Polemik gegen die Sartres aller Schattierungen eintreten müssen. Hierbei wird sie anschaulich machen, daß diese Linken faschisiert sind – schweigend oder mit konfusem Geschwätz Komplizen der Sklavenhalter usw. Unser Standpunkt wird also entschieden antifaschistisch sein.«

37 Manès Sperber à Upton Sinclair, lettre du 17 mars 1952, Fonds Sperber Paris. »Of course, I never have proposed you to publish in »Esprit«, which is a catholic magazine with very strong stalinite tendencies, all this on the basis of that characteristic phenomem which I would call sincere hypocrits. Some 15 years ago there was more sincerety in it, now hypocrisy greatly inspired by cowardise and fear of Russian occupation are determinating. The mixture of catholic and »leftist« tartufferie is really remarkable.«

38 BAIR (voir n. 17) p. 516.

39 Ibid., p. 793, note 17. »Elle qualifiait *The Nation* de journal de gauche américain et le numéro du 28 juin 1952 fut reproduit dans le numéro d'octobre/novembre 1952 des *Temps Modernes* sous le titre La chasse aux sorcières aux Etats-Unis.«

Sperber, à l'occasion des élections aux Etats-Unis, dit qu'il voterait pour Stevenson, en espérant que celui-ci tiendrait ses engagements en faveur des noirs et des travailleurs, de la liberté d'expression également. Il constate en France un durcissement de la droite et un affaiblissement du gaullisme par suite des divergences qui minent le mouvement de l'intérieur. *D'autre part, il est devenu évident que même les travailleurs membres d'organisations communistes refusent de suivre le PC dès qu'il s'agit de questions autres que celles qui touchent à l'économie. C'est la raison de l'échec total de la manifestation anti-Ridgeway et de la grève générale pour Duclos qui a tant étonné les dirigeants eux-mêmes. S'il y avait en Europe un mouvement de gauche honnête et bien dirigé, il pourrait, sans aucun doute, emporter les suffrages de la majorité des travailleurs qui votent communiste. Aussi, le fait qui doit vous intéresser en tant qu'homme politique et romancier est la lassitude politique et l'apathie profondes des travailleurs en France et dans les autres pays occidentaux. En fait, partout où les communistes, à la fin de la guerre, l'ont emporté sur les mouvements de libération nationaux*⁴⁰.

Avant même les voyages de Sartre et Beauvoir en Union soviétique (1954), la rupture de Sartre avec Camus était devenue définitive. De nombreuses brouilles l'avaient précédée, mais la détérioration s'accroît encore après la parution de *L'Homme révolté* à l'automne 1951⁴¹. Une lettre de Sperber à William Phillips (*Partisan Review*) y fait allusion ainsi.

*Au sujet des intellectuels, j'imagine que vous êtes aussi bien informé que moi. Un point d'une certaine importance: maintenant, Camus est presque totalement avec nous*⁴².

Ensuite les fronts seront clairs pour les grands événements jusqu'en 1960. Après les événements de 1956 en Hongrie, Sperber est sans illusions.

*Les nouvelles de Moscou nous laissent rêver (en français dans le texte. N.d.A.). En même temps, c'est presque banal, prévisible, et au moment où cela se produit, imprévu. Je fais confiance aux intellectuels occidentaux pour regarder avec émotion la manière dont les meurtriers vont pardonner à leurs victimes avec magnanimité pour conclure qu'on n'a pas besoin de juges*⁴³.

40 Manès Sperber à Upton Sinclair, lettre du 9 septembre 1952, Fonds Sperber Paris. »On the other hand it has become fully clear that even workers who are members of communist organisations refuse obedience to the C.P. when there are other questions than economic ones at stake. This is the reason of the complete failure of the Anti-Ridgeway day and of the General Strike for Duclos which have astonished the communist leaders themselves. If there were in Europe any well-directed honest left movements, no doubt it could easily take away the majority of workers who still give their votes for communists. So the fact which must interest you as an homme politique and as a novelist is the deep political tiredness and apathy of the working people of France and other west-european countries. Indeed, everywhere where the communists, towards the end of the war, have dominated the national freedom-movements.«

41 La »Réponse à Albert Camus« parut dans *Les Temps Modernes* (N° 82, août 1952). »Mon cher Camus, notre amitié n'était pas facile et je la regretterai. Si vous la rompez aujourd'hui, c'est sans doute qu'elle devait se rompre... Un mélange de suffisance et de vulnérabilité a toujours découragé de vous dire des vérités entières... J'eusse préféré que notre différend actuel portât sur le fond et que ne s'y mêlât pas je ne sais quel relent de vanité blessée. Qui l'eût dit, qui l'eût cru que tout s'achèverait entre nous par une querelle d'auteur où vous joueriez les Trissotin et moi les Vadius?« (cité in: COHEN-SOLAL (voir n. 16) p. 435).

42 Manès Sperber à William Phillips, lettre du 9 septembre 1952, Fonds Sperber Paris. »About the intellectuals you are so well informed as myself, I suppose. One point of a certain importance: Camus is now almost entirely with us.«

43 Manès Sperber à Arthur Koestler, lettre du 24 février 1956, Fonds Sperber Paris. »Die Nachrichten aus Moskau nous laissent rêver. Es ist gleichzeitig fast banal, vorhergesehen und da es nun eintrifft: unerwartet. Ich traue der westlichen Intelligenz zu, daß sie mit Rührung zuschauen wird, wie die Mörder ihren Opfern großmütig vergeben und daraus schließen werden, daß »mir kan Richter brauchen werden« [dialecte viennois, A.-M. S.]»

En 1958, Malraux et Sartre s'attaquent, le premier faisant allusion à la publication des *Mouches* par Sartre sous l'occupation allemande, le second s'insurgeant contre le ministre de la Culture. Sperber est alors aux côtés de Malraux. Il ne participe pas en 1958, contrairement à Kesten, au congrès anti-atomique à Londres avec Bertrand Russell⁴⁴. La révolte d'Alger, le 13 mai 1958, le laisse plutôt indifférent. Contrairement à Sartre et à Raymond Aron, Sperber ne s'impliquera guère dans ce nouveau combat, et ses déclarations à ce sujet sont rares: il espère une solution rapide du conflit. Le «Manifeste des 121»⁴⁵ sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie lui semble outrepasser les droits d'ingérence des intellectuels dans la vie de l'Etat. Mais il ne fait pas partie de ceux qui demandent à l'Etat de prendre des mesures sévères à leur rencontre⁴⁶.

Pour Camus, contre Sartre

Sperber et l'engagement de l'écrivain en France

Sartre fit une conférence, le 24 avril 1949, au Centre d'études de politique étrangère sur le thème «Défense de la culture française par la culture européenne». Il y définissait ce que représentait pour lui l'engagement de l'écrivain.

*Ce qui caractérise la culture européenne, d'une manière générale, je dirai que c'est une lutte contre le mal. Toujours les écrivains ont mené une lutte contre les pouvoirs, contre les idéologies établies, pour la justice sociale: ... alors que l'intellectuel et l'écrivain sont divisés en Amérique, un écrivain en France est aussi un intellectuel... En particulier, il y a un virus américain qui pourrait nous contaminer fort vite, et qui est le pessimisme de l'intellectuel... Avons-nous un moyen de sauver les éléments essentiels de cette culture?*⁴⁷

Cette théorie de l'engagement pouvait doublement s'appliquer à la littérature. Le concept étant défini très largement, tout écrivain doué ne devenait-il pas un écrivain engagé, dans la mesure où les thèmes qu'il abordait touchaient à l'expérience humaine?

*Ainsi donc, Sartre put, à certains moments, s'engager des créateurs aussi évasifs que Mallarmé, Baudelaire, Francis Ponge ou Nathalie Sarraute. Cela généralisait l'idée d'engagement de telle sorte que ce n'était plus un concept éclairant et opérant. Au sens strict du mot, s'engager signifiait le faire politiquement, participer au combat social de l'époque en faveur de ces actions, classes, idées qui représentaient le progrès. Pour un écrivain, ce combat devait être simultanément celui du comportement citoyen et celui de la plume, car celle-ci, bien utilisée, était une arme*⁴⁸.

Sperber est très en retrait par rapport à l'existentialisme auquel il conteste toute originalité. Il veut en retrouver les racines.

«Je suis en plein désaccord avec vous sur à peu près tout ce que vous dites de l'existentialisme que vous ne replacez pas dans son cadre réel: la philosophie allemande. Cela vous permet de trouver au sartrisme une originalité qui, en réalité, lui fait défaut. En littérature, l'existentialisme s'est d'abord exprimé dans Le Loup des steppes de Hermann Hesse, dans La Voie royale et dans Le Voyage au bout de la nuit – pour autant que l'existentialisme saurait être isolé en tant que fondement philosophique ou généralement intellectuel dans la création littéraire. De là vient ma conviction que c'est une erreur d'accorder si peu de place à Céline et la moitié d'un

44 Hermann Kesten à Manès Sperber, lettre du 20 décembre 1958, Fonds Sperber Paris. Kesten dit se sentir allergique à toute forme de guerre, même à celles qui s'effectuent avec un arc et des flèches.

45 SIRINELLI (voir n. 5) p. 210–224.

46 Manès Sperber à Erich Lissner, lettre du 28 octobre 1960, Fonds Sperber Paris.

47 Cité par COHEN-SOLAL (voir n. 16) p. 405.

48 Mario VARGAS LLOSA, *Contre Vents et marées*, traduit de l'espagnol par Albert BENSOUSSAN, Paris (NRF Gallimard) 1989, p. 99.

chapitre à *Madame de Beauvoir*. Laisser à côté Georges Bernanos est d'ailleurs aussi peu légitime⁴⁹.

C'est à cause des implications politiques qu'il y détecte que Sperber s'oppose à l'existentialisme et surtout à Sartre. Il estime que lui-même et ses amis ne peuvent plus se faire entendre. *Pour information: la plupart des revues sont ici sous influence catholique, à de rares exceptions du côté traditionnel. C'est pourquoi il en est peu où des gens comme vous et moi pourrions publier, Preuves, L'Age Nouveau et peut-être la meilleure revue catholique La Table Ronde. Ceci vous donne une idée de la manière dont la position de gauche traditionnelle de la vie intellectuelle française s'est détériorée*⁵⁰.

Une lettre de Upton Sinclair à Sperber confirmerait ce jugement.

*J'ai tendance à être découragé en ce moment parce que mon nouveau livre The Return of Lanny Budd n'a pas aussi bien marché que les précédents, à moitié seulement. Je suspecte l'influence du clan des compagnons de route. Ils m'aimaient tant que je luttais contre Hitler, mais plus depuis que j'attaque Staline; et ils ont beaucoup de pouvoir dans ce pays. Ils sont passés maintenant à la clandestinité et travaillent dans l'ombre*⁵¹.

En 1951, Sperber résume dans un article, *Les Pré-occupés*⁵², le problème de l'engagement de l'écrivain. Cet article a été écrit très vite, dans un style parlé proche de l'invective. C'est un pamphlet où Sperber a recours, maintes fois, à un dialogue fictif qui, mettant en scène les protagonistes du conflit, use de tournures souvent très familières et ne recule pas devant le pathos. Il s'agit pour lui de répartir les intellectuels français en trois groupes.

Le premier serait celui des partisans de Staline, les «Pré-occupants». Ce sont eux qui exercent une action pour influencer les intellectuels. D'emblée, Sperber prend parti en les comparant aux jeunes Allemands qui suivaient ses cours à Berlin en 1932, et qui allaient se ranger aux côtés des nazis. Le ton de Sperber est très partisan, tout en ne recourant pas à l'injure systématique telle qu'on la retrouvait, à l'époque, dans les revues communistes.

Les staliniens d'aujourd'hui sont bien plus totalitaires que ces jeunes nazis d'alors. Ils seront frénétiques délateurs et dénoncés, ils trahiront leurs amis et en seront trahis; bourreaux-victimes, ils monteront bien haut pour tomber plus bas que la terre. Il n'y a aucun espoir de les avertir à temps. Ils sont si sûrs de leur victoire, et elle les perdra plus certainement que la défaite la plus terrible. Il est difficile de ne pas avoir pitié d'eux, il serait indécent de s'apitoyer sur eux.

49 Manès Sperber à Henri Peyre (Yale University), lettre du 28 septembre 1957, Fonds Sperber Paris.

50 Manès Sperber à Upton Sinclair, lettre du 17 mars 1952, Fonds Sperber Paris. «For information's sake: most of the reviews here are under catholic influence, with rare exceptions on the traditionalist side. So far there are very few magazines where people like us could publish: and perhaps the best catholic magazine *La Table Ronde*. This gives you an idea of how *Preuves*, *L'Age Nouveau* the traditional left's position in France's intellectual life has been deteriorated.»

51 Upton Sinclair à Manès Sperber, lettre du 28 octobre 1953, Fonds Sperber Paris. «I have the tendency to be discouraged just now because the new book *The Return of Lanny Budd* has not been doing so well – only about half as well as previous volumes. I suspect the influence of fellow-traveller clan. They liked me so long as I was fighting Hitler, but not while I am fighting Stalin; and they are very powerful in this country. They have gone underground now and work in the dark.»

52 Manès SPERBER, *Les Préoccupés*, in: *L'Age Nouveau*, N° 58, février 1951, p. 3. Cet article parut également dans *Combat*, sous la rubrique *Tribune Libre*, le 12 février 1951 et dans *Liberté de l'Esprit* en mars 1951. Sperber insiste sur l'importance que revêt cet article pour lui: «My political position is clearly stated by the article *The Pre-occupied* I am enclosing.» (Manès Sperber à Steffen Grieg Gran, lettre du 12 novembre 1951, Fonds Sperber Paris). Notons également que cet article de Sperber est contemporain du roman de Koestler *Les Hommes ont soif*, dans lequel le personnage de Pontieux est une transposition à peine déguisée de Sartre.

*Car déjà ils sont coupables, on aperçoit sur leurs mains l'ébauche de ce que demain sera la tâche de sang de leurs frères. Dès maintenant ils sont les pré-occupants de leur propre pays*⁵³.

Quand au groupe des intellectuels pré-occupés, il comporte trois sous-ensembles. Ceux que l'on peut considérer comme des opportunistes, et, peut-être à tort, Sperber le concède. Il s'agit d'intellectuels qui ont du succès («le dieu de leurs victoires est le public»), qui signent des manifestes et des pétitions, font des voyages dans les pays de l'Est et prennent parti contre les Etats Unis. Leur comportement s'explique par leur attente de la victoire de Staline. Ils comptaient au nombre de ceux qui ont réussi à «faire jouer leurs pièces de théâtre, tourner leurs films sous les Allemands». N'y a-t-il pas ici allusion à Sartre faisant jouer *Les Mouches*? S'ils rendent visite à l'Est, ils ne sont pas capables de percer à jour la mise en scène qu'effectue le régime en les faisant accueillir «par des délégations de paysans qui, à votre surprise, connaissent votre gloire».

*Ces héros de vaudeville ne se doutent pas qu'ils se sont égarés dans une tragédie où tout, absolument tout, tire à conséquence. L'omission pas moins que l'action, le silence pas moins que la parole*⁵⁴.

Sperber leur reproche de ne pas comprendre ce qu'est le jdanovisme. Andreï Alexandrovitch Jdanov était un théoricien et homme politique soviétique qui était décédé à Moscou en 1948. Nommé troisième secrétaire du parti en 1946, il était devenu l'un des principaux défenseurs de l'orthodoxie stalinienne dans tous les domaines (1947 *Sur la littérature, la philosophie et la musique*). Il avait contribué à la création du Kominform.

Sperber compte un deuxième sous-ensemble des pré-occupés: les tendres ennemis.

*Ils sont les victimes d'une séparation d'entre leur savoir et leur conscience, comme on en découvre dans certains cas de névrose et chez les paranoïaques. Ils savent déjà que la Russie de Staline est expansionniste, annexionniste, que la classe ouvrière n'y est point émancipée, etc. Mais leur conscience se refuse à ces faits*⁵⁵.

Ils ont des tabous, ne connaissent plus, de la foi, que la liturgie, «celle qui sert à exorciser le diable». Sperber parle de leur «génie politique», leur rôle sous l'occupation soviétique sera clair: «ils seront des collaborateurs résistants ou des résistants collaborationnistes».

Dans le troisième sous-groupe d'intellectuels, il faut ranger ceux qui sont toujours du côté des vainqueurs. Ils sont capables d'adapter leur perception du sens de l'histoire, leur éveil ou leur sommeil philosophique aux événements. Ce sont des conformistes, appelés aussi par Sperber les «confusionnistes».

Une des figures représentatives de ces confusionnistes est un remarquable philosophe, écrivain excellent, essayiste admirable. La liberté est au centre de ses pensées; sa volonté de la garder, de la voir généralisée ne saurait être contestée.

*Il sait pertinemment que la liberté ne peut survivre à la censure qui en interdit l'expression, mais qu'elle meurt là, où le mensonge devient obligatoire, remplaçant la vérité qui, elle, devient mortelle. Il sait – et ne serait-ce que grâce à son imagination de romancier – ce qu'est le régime totalitaire. Il sait que le régime stalinien est totalitaire, et ce que serait l'occupation russe, directe ou indirecte, en Europe occidentale. Et pourtant il contribue à désarmer une résistance qui n'a jamais été aussi nécessaire qu'à présent*⁵⁶.

Cette attaque est dirigée contre Sartre qui n'avait pourtant pas encore publié dans *Les Temps Modernes* son essai *Les Communistes et la paix* (juillet 1952), ni écrit sa réponse à *l'Homme Révolté* de Camus, ce qui devait provoquer leur rupture.

53 Ibid., p. 4.

54 Ibid., p. 4.

55 Ibid., p. 5.

56 Ibid., p. 7.

Sperber trouve des accents proches de ceux de Vargas Llosa quand celui-ci définit ce qu'est l'engagement pour Sartre, de fait quelque chose de bien confus proche du néologisme de confusionnisme, forgé par Sperber. Face au réalisme socialiste, Vargas Llosa reconnaît, cependant, à cette théorie de présenter l'avantage de ne pas couper les jeunes auteurs de leurs capacités intellectuelles s'ils s'étaient découvert des aspirations sociales. Leur engagement signifiait qu'ils se mettaient à la disposition de leur époque, mais pas à celle d'un parti. Ces auteurs n'abdiquaient pas alors leur responsabilité, renonçaient à l'arbitraire et ne pouvaient réduire la littérature à la diffusion de propagande ou de dogmes. Ils ne lui reconnaissaient pas non plus l'unique mission de tenir les doutes en éveil ou de conserver à l'existence humaine toute sa complexité. Vargas Llosa analysant ce que représente l'engagement de Sartre, le range dans la tradition de Voltaire, Victor Hugo et Gide, celle des «mandarins».

C'est-à-dire quelqu'un qui exerce un magistère, au delà de ce qu'il sait, de ce qu'il écrit et même de ce qu'il dit, un homme auquel une large audience confère le pouvoir de légiférer sur des sujets qui vont des grandes questions morales, culturelles et politiques jusqu'aux plus banales⁵⁷.

Cependant, l'attaque de Sperber contre Sartre frappait plus fort. Elle était assortie de l'accusation d'être l'un de ceux qui «obéissent aux Goebbels d'aujourd'hui». Sperber reprochait à Sartre de ne pas avoir lutté contre le fascisme en 1933. Il se défendait, quant à lui, d'être «un fauteur de guerre» alors qu'il luttait contre les camps et l'humiliation de l'homme.

Il est difficile de supporter une incompréhension entêtée que surcompense parfois une ignorance des faits, impudente à force de s'ignorer.

De tous nos échecs, l'un des plus douloureux serait: ne pas avoir réussi à nous faire entendre de ceux qui devraient être nos amis⁵⁸.

Le conformiste, le rebelle et le révolutionnaire

Une conférence de Sperber sur les intellectuels et le communisme eut lieu aux «Mardis de Preuves», le 5 janvier 1954⁵⁹. Elle était suivie d'une discussion. Michel Collinet animait le débat auquel participaient Pierre Parisot, Gérard Rosenthal, Raymond Aron, Georges Altman, Carlo Schmid et Czeslaw Milosz.

Raymond Aron a cité, avec un amusement que je partage avec lui, le fait qu'une discussion entre Sartre et Camus devient un événement fondamental de l'idéologie. Je ne crois pas que Sartre soit capable de faire une proposition politique. Il est là pour prouver qu'il ne peut pas y avoir d'armistice en Corée aussi longtemps qu'on n'aura pas réglé la question politique et pour prouver, quand le parti a changé de ligne, qu'il peut y avoir un armistice en Corée, avant que ne soit réglée la question politique [...].

Il y a aujourd'hui, en Russie, un besoin de conformisme qui se satisfait là où il pense pouvoir le mieux se satisfaire⁶⁰.

A nouveau l'amalgame entre «communisme» et «conformisme» était appliqué à Sartre.

Sperber attaquait Sartre dans un autre article sur le snobisme – *Les Snobs*⁶¹, écrit en 1953 – une prise de position contre sa présence au Congrès de Vienne. Sartre y est qualifié

57 VARGAS LLOSA (voir n. 48) p. 104.

58 SPERBER (voir n. 52) p. 7.

59 *Notre Carnet*, Preuves N° 36, février 1954.

60 Débat du 5 janvier 1954 aux «Mardis de Preuves», Fonds Sperber Paris.

61 «Ce texte est un extrait substantiel d'un essai écrit dans l'hiver de 1953 et publié en traduction allemande sous le titre *Snobisme 1954* par la revue viennoise *Das Forum*. En le relisant, je suis moins frappé par sa désactualisation que par ce qu'on pourrait appeler «un déplacement d'accents». Manès Sperber, *De la Mode et des Snobs*, in: *Contrat Social*, Vol. XII, N° 4, décembre 1968. Sperber

d'«ontiste», un terme que Sperber forge pour l'appliquer à l'existentialiste »de gauche à l'extrême, intellectualiste et violemment activiste«.

En lisant la Pravda, on apprend avant eux contre quoi leur conscience va se révolter [...]. Le zèle des ontistes tient en partie à leur situation de provinciaux parisiens, ils doivent aller jusqu'au secteur russe de Vienne pour rencontrer enfin la Paix; et faire un pèlerinage en Ousbekistan pour découvrir enfin une civilisation vraiment libre, forte et heureuse⁶².

Les autres snobs modernes, ceux de droite, sont des »oudénistes« (de ouden: rien). Les uns et les autres sont unis par la manifestation de leur dégoût et de leur réprobation. En disqualifiant tous ces snobs et leur snobisme, Sperber en fait des objets d'étude.

Se replaçant dans une perspective adlérienne, il les voit mus par la volonté de puissance et la soif de légitimité. C'est pourquoi ils utilisent le *als ob* adlérien qui signifie »l'art des attitudes«, la volonté du paraître: ils jouent un rôle⁶³.

Avec autant d'ardeur qu'il mettait à attaquer Sartre, Sperber prend position pour Camus. A l'occasion de la parution de *L'Homme révolté* en anglais⁶⁴, il lui consacre un article⁶⁵. Camus travaillait à cet essai depuis 1947. Un article paru dans *Caliban* du 15 juin – 15 juillet 1947 résumait son message.

Ceux qui prétendent tout savoir et tout régler finissent par tout tuer. Un jour vient où ils n'ont pas d'autre règle que le meurtre, d'autre science que la pauvre scolastique qui, de tout temps, servit à justifier le meurtre⁶⁶.

L'essai, paru en France le 18 octobre 1951, avait suscité une controverse, déjà entamée avant sa parution avec le conflit Camus – Breton autour du surréalisme et de la valeur de sa révolte. La critique conservatrice, le *Figaro littéraire* et le *Monde* accueillirent favorablement le livre étant données les prises de position de Camus contre le stalinisme. Maurice Nadeau dans *Combat* prévoyait au livre un impact considérable, mais remettait en cause sa définition de la juste mesure qui allait légitimer aux yeux du public le fait de refuser tout changement avec bonne conscience.

Ses détracteurs se bornaient à interpréter son engagement réel dans la révolte (mais une révolte «propre») comme une attitude «plaquée». Heureusement, le message atteignit une partie au moins de ses lecteurs: les syndicalistes révolutionnaires, les anarchistes⁶⁷.

L'article de Sperber s'intitule: *Le pèlerinage d'un penseur*. Albert Camus raconte sa recherche de l'honnêteté dans un monde de rébellion. Sperber y voit la tentative d'établir les différences entre la rébellion et la révolution. Faisant la revue des critiques positives sur le livre en France, Sperber en loue la prose, claire et harmonieuse. Une exception chez un existentialiste, ce qui prouve bien, nouveau coup de patte de Sperber, qu'il n'en est pas un. Suivent quelques notes biographiques sur Camus, dans lesquelles Sperber insiste sur la place de la rébellion dans sa vie. Ce livre est né de ses interrogations sur le sens de la vie. Il s'agit d'un essai

annonçait à Spender qu'il envisageait de rédiger cet essai. Il le lui proposait pour la revue *Encounter* (lettre du 26 octobre 1953, Fonds Sperber Paris).

62 Manès Sperber, *Les Snobs*, manuscrit de février 1953, Fonds Sperber Paris, p. 13.

63 Sperber insiste sur l'importance qu'il attribue à cet article sur les snobs dans une lettre adressée à Stephen Spender le 26 octobre 1953.

64 Albert CAMUS, *The Rebel*, with a foreword by Sir Herbert READ, Londres (Hamish Hamilton) 1953. Nous avons retrouvé ce livre annoté dans la bibliothèque de Sperber. Il lui a servi à rédiger son article.

65 Manès SPERBER, *The Pilgrimage of a thinking man*, in: *The New York Times Book Review*, Vol. LIX N° 2, 10 janvier 1954, p. 1 et 20. Notons également que la première émission que Sperber fera pour Radio Libération en 1960, sera consacrée à Camus et qu'une autre suivra après l'accident qui lui coûtera la vie (ÖNB, Fonds Sperber, dossier 248 et 292).

66 Cité dans LOTTMAN (voir n. 8) p. 448.

67 Ibid., p. 504–517.

philosophique dans la meilleure tradition des moralistes français, celle qui se propose d'offrir des méthodes de pensée comme le fit Montaigne. Il s'agit aussi d'un historique de la rébellion européenne depuis la Révolution française. Cependant, l'une des faiblesses du livre tient au fait que Camus néglige l'une des sources

les plus importantes peut-être de la rébellion éthique et métaphysique de notre civilisation: le message eschatologique et prophétique du judaïsme (Camus tombe en dessous de son propre niveau en disant: Platon a raison et non Moïse et Nietzsche, quoi qu'il veuille dire par là)⁶⁸.

Le deuxième reproche que lui fait Sperber est celui de passer sous silence la rébellion religieuse, celle de Thomas Münzer. Quant à sa recherche du juste milieu, loin d'en faire le reproche à Camus, Sperber la rapproche alors de Socrate. Il attribue cette modération au courage de Camus face

à la confusion fanatique des intellectuels qui sont devenus communistes afin d'échapper au danger de devoir se rebeller contre la tyrannie et l'esclavage⁶⁹.

Alors qu'il comptait Sartre au nombre des conformistes⁷⁰, Sperber, insistant enfin sur l'honnêteté dont témoigne le livre à une époque » confuse«, peut donner à Camus un nouveau titre de noblesse, celui d'être un non-conformiste. Sartre étant celui qui contribuait à la confusion de l'époque, Camus en devenait donc l'antithèse, celui qui jouait sur la clarté. Si les points de vue de Sperber et de Vargas Llosa se retrouvaient dans leur jugement sur Sartre, il n'en est rien pour celui qu'ils portent sur Camus. Vargas Llosa est sévère pour lui. Remettant en cause la tendance de Camus à l'esthétisme, il considère sa pensée profondément pessimiste comme étant à la fois vague et superficielle: une accumulation de lieux communs et de formules vides, de problèmes qui aboutissent toujours dans une impasse

qu'il parcourt inlassablement comme un reclus dans sa minuscule cellule. Ce seraient des livres dédaignables n'était sa prose séduisante, faite de phrases brèves et concises et d'images furtives⁷¹.

Pour différents que puissent sembler ce jugement et celui que Sperber porte sur Camus, il faut cependant ne pas oublier que les prises de position pour l'un ou pour l'autre, de Camus ou de Sartre, s'inscrivaient, au cours des années cinquante, dans un combat dont nous avons défini ci-dessus les objectifs⁷². L'appréciation de Sperber pouvait, dans un autre contexte, être très différente. S'adressant à Koestler à l'occasion du livre sur la peine de mort auquel collaborait également Camus, il lui disait, en effet:

Certes, le fait que tu ne connaisses pas le texte de Camus est un obstacle. Mais tu peux sans problème partir du principe qu'il va user d'arguments qui ne seront rien d'autre que du sentimentalisme idéologique et qu'il laissera sans doute tomber presque complètement la réalité⁷³.

68 SPERBER (voir n. 65) p. 20.

69 Ibid., p. 20.

70 Sperber reprend cette thèse avec encore plus de sévérité dans son *Essai sur la Gauche*, écrit en janvier-février 1953 et inclu dans *Le Talon d'Achille* en 1957 (op. cit., p. 42). Il y traite Sartre de dupe ou d'imposteur et conclut ainsi: »On le voit, la gauche a plus que jamais besoin du matérialisme historique, y compris pour rejeter ces gens-là définitivement vers la droite dont ils sont, vers le conformisme qui aujourd'hui les pousse justement vers le stalinisme.«

71 VARGAS LLOSA (voir n. 48) p. 55.

72 Herbert Lottman cite Emmanuel d'Astier de la Vigerie qui accusait Camus de se faire un complice involontaire du capitalisme. Il note que Camus et son engagement discret et »introspectif« pouvaient apparaître à des »observateurs superficiels comme un non-engagement, ce qui le rendait vulnérable aux attaques de ceux qui s'engageaient de manière publique«, LOTTMAN (voir n. 1) p. 343.

73 Manès Sperber à Arthur Koestler, lettre du 5 mars 1957, Fonds Sperber Paris. »Der Umstand, daß Du den Text von Camus nicht kennst, ist natürlich ein Hindernis, aber Du kannst ohne weiteres

En revanche, Sperber adopte, en faveur de Malraux, des positions qu'il ne remet jamais en cause. S'attachant à souligner l'évolution de Malraux depuis la période d'activisme révolutionnaire des années trente⁷⁴, il caractérise ainsi son engagement au RPF:

Il pense pouvoir conquérir un avenir pour la Résistance et, selon les espérances de celle-ci, faire sortir une révolution sociale d'une résurrection nationale, bien incomplète d'ailleurs. Illusion dangereuse, pas partout et toujours, mais dans les conditions de la France d'après la deuxième guerre mondiale. Cette erreur n'a pas tiré à conséquence, et ce n'est pas par elle qu'il s'est éloigné de la conception historique, pour formuler un humanisme basé non sur la production de l'histoire par le travail de l'homme, mais sur l'art, la création et l'anti-destin⁷⁵.

Sperber note que Malraux a vite abandonné sa théorie de l'absurde pour retrouver une morale de l'action avec la noblesse de sa finalité. C'est pourquoi, en dépit de ses erreurs, il ne le compte pas parmi les carriéristes ou les conformistes⁷⁶. Implicitement, Sperber oppose à Sartre, le conformiste, Malraux, pour donner à celui-ci ses lettres de noblesse, le titre de révolutionnaire.

Le terme de conformiste appliqué à l'écrivain se retrouvait déjà chez Walter Benjamin qui opposait à Zola les écrivains qui n'étaient plus capables de saisir la réalité de la société française et de la transposer dans leurs écrits. Si Zola dépeignait avec tant d'exactitude cette société, c'est selon Benjamin qu'il la rejetait. Et le constat d'incapacité qu'il tire pour certains romanciers français du XX^e siècle, il l'attribue à leur manque de révolte. Le conformisme leur cache le monde dans lequel ils vivent. Et il est le produit de la peur⁷⁷.

Après une brève période de silence, Sperber s'est donc engagé avec passion dans les controverses des intellectuels et des écrivains parisiens. Il a surtout pris parti pour Camus et contre Sartre. En même temps, Sperber défendait une certaine conception de l'engagement de l'écrivain et de sa responsabilité face aux combats de l'époque.

La responsabilité de l'écrivain

La responsabilité de l'écrivain, tel est le thème que Sperber va tout particulièrement développer lors d'un débat qu'il dirigera à Paris avec des écrivains allemands au sujet de l'influence de la littérature sur la société. L'intérêt de ce débat est que Sperber y montre moins de retenue que face aux écrivains français, qu'il est donc très révélateur des positions que Sperber prend à cette époque, de l'importance qu'il accorde à l'écrivain et aux responsabilités qui lui incombent.

unterstellen, daß er kaum anderes als ideologisch-sentimentale Argumente aufführen wird und wahrscheinlich das Tatsächliche so gut wie völlig auslassen wird.»

74 Walter BENJAMIN, Zum gesellschaftlichen Standort des französischen Schriftstellers, in: Schriften II 2, Frankfurt/Main 1977, p. 801. Dans cet essai, Benjamin consacre deux pages au roman de Malraux *La Condition humaine* pour en souligner le nihilisme et les limites: seul le rôle de l'individu dans sa solitude y serait mis en valeur, ses rapports avec les masses seraient négligés. L'essai fut rédigé en grande partie avant fin juin 1933, sauf la partie qui concerne Malraux (lettre de janvier 1934 à Gretel Adorno). L'essai parut dans le premier numéro de 1934 de la Zeitschrift für Sozialforschung de Horkheimer (in: Walter Benjamin, Schriften II 3, op. cit., p. 1508-1515).

75 Manès Sperber, Un humanisme audacieux, in: *Arts*, 8 mai 1952, Fonds Sperber Paris (numéro de la revue et pagination absents).

76 Ibid., «Le carriériste et le conformiste entrent dans la révolution pour faire de la politique, le révolutionnaire entre dans la politique pour faire la révolution. La différence de ces finalités est décisive.»

77 BENJAMIN (voir n. 74) p. 788. «Der Konformismus verbirgt vor ihrem Blick die Welt, in der sie leben. Und er ist ein Produkt der Furcht.»

Heinrich Böll, Georg Glaser, Rudolf Hagelstange, Hermann Kesten, Luise Rinser, Günther Weisenborn y participaient⁷⁸. Le débat se déroulait dans le bureau de François Bondy à la revue *Preuves*. Le choix, pour ce débat, d'écrivains aussi différents quant à leurs options politiques annonçait chez Sperber la volonté de lancer une discussion qui pourrait aller jusqu'à l'affrontement. Heinrich Böll était le seul écrivain présent à ce débat qui soit demeuré en Allemagne depuis 1933, ait combattu sur divers fronts pendant la guerre et n'ait jamais été inquiété par les nazis. Né en 1917, c'était aussi le plus jeune et le seul qui fasse partie du Groupe 47 qui l'avait primé en 1951 lors de la réunion de Bad Dürkheim⁷⁹. Si Rudolf Hagelstange, né en 1912, était sous l'influence du mouvement expressionniste, Hermann Kesten, lui aussi de la génération de Sperber, avait émigré en Hollande en 1933 où il dirigea, jusqu'en 1940, la collection allemande de l'éditeur Allert de Lange. Ses voyages le conduisirent de Paris à Nice. Après son internement en France, il réussit à s'enfuir et à gagner les États-Unis. Il avait commencé sa carrière d'écrivain par des œuvres proches de la «nouvelle objectivité» (*Neue Sachlichkeit*). Günther Weisenborn, l'un des plus âgés, né en 1902, vécut entre les États-Unis et Berlin jusqu'en 1941, date à laquelle il travailla pour le «Großdeutscher Rundfunk» et dans un groupe de résistance. Il fut arrêté en 1942 et enfermé à Luckau. Après avoir édité la revue *Ulenpiegel*, il occupait, depuis 1951, les fonctions de dramaturge au théâtre de Hambourg. Luise Rinser, née en 1911, après avoir enseigné, se consacra à la création littéraire jusqu'à l'interdiction professionnelle édictée par les nazis en 1939. Elle fut arrêtée en 1944 pour «Wehrkraftzersetzung». Georg Glaser, né en 1910, qui avait été très actif dans la

78 Ce débat se déroulait à *Preuves* le 20 mai 1953. Il regroupait quelques écrivains allemands parmi ceux qui participaient à la rencontre franco-allemande organisée par le BILD (Bureau International de Liaison et de Documentation). Notons que certains des écrivains présents aux rencontres du BILD ne participèrent pas au débat de *Preuves*: il s'agit de Hans Egon Holthusen, Karl Krolow, Alfred Andersch, Rudolf Krämer-Badoni, Paul Schallück, Hans Bender et Rolf Bongs. (Liste des participants in René WINTZEN, A propos d'une rencontre franco-allemande de jeunes écrivains, *Documents*, N° 7 juillet 1953, p. 692.) Wintzen insiste sur le fait qu'il s'agit de la première rencontre franco-allemande de jeunes écrivains à Paris. Hans Werner Richter, le fondateur du Groupe 47, «une assemblée d'écrivains libres n'ayant d'autres raisons d'exister que celle de se rencontrer, se parler, s'écouter, se lire, se commenter», désirait que les écrivains de son équipe soient réunis en France avec des écrivains français. Lui-même n'était pas présent. (La citation est tirée d'un article de René WINTZEN publié à l'occasion du décès de Richter le 23 mars 1993, Un homme providentiel: Hans Werner Richter, in: *Documents* N° 1 1993, p. 109. L'un des premiers articles rédigés sur Hans Werner Richter était certainement celui que *Documents* avait publié en 1949: Antoine WISS-VERDIER, Le «Groupe 47», in *Documents*, N° 9-10, 1949, p. 896.

79 Kindlers Literaturgeschichte der Gegenwart, hg. von Dieter LATTMAN, Munich (Kindler) 1980, p. 74. Manès Sperber a constamment entretenu des rapports d'amitié avec Heinrich Böll. A l'occasion du 65^e anniversaire de ce dernier, il a participé à l'ouvrage collectif réalisé en son honneur. En revanche, Sperber fut constamment opposé aux options politiques du groupe, en particulier à Hans Werner Richter, son fondateur. Cette opposition s'est cristallisée autour des prises de position du groupe par rapport à la question du réarmement de la RFA. Marcel Reich-Ranicki, s'adressant à Sperber pour lui proposer, à sa demande, d'inviter certains des membres du Groupe 47 aux réunions de Hambourg organisées par le Congrès pour la Liberté de la Culture lui faisait remarquer qu'il se faisait «une fausse idée» de ce groupe. Sperber ne voulait inviter que «les plus sincères» de ses membres, ce qui amenait Reich-Ranicki à lui rappeler que le Congrès n'était pas particulièrement apprécié du Groupe 47 (Marcel Reich-Ranicki à Manès Sperber, lettre du 15 décembre 1961, Fonds Sperber Paris). C'est la personne de Hans Werner Richter que Manès Sperber contestait certainement le plus. Outre le Groupe 47, celui-ci avait également fondé, en 1956, le Grünewalder Kreis. Celui-ci voulait se donner les moyens d'action pour intervenir auprès des institutions de la République fédérale en vue de préserver la démocratie. L'association prit le nom de «Club Republikanischer Publizisten», s'éleva contre les résidus de l'idéologie national-socialiste dans les manuels scolaires, contre la présence d'anciens SS dans la nouvelle armée allemande, et surtout contre le réarmement (in: WINTZEN, Hans Werner Richter (voir n. 78) p. 116).

Sarre depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir, dut fuir en 1935. Il obtint la nationalité française, fut mobilisé en 1939, puis fait prisonnier. Exception faite de Böll, le titre de jeunes écrivains choisi pour le débat ne s'appliquait guère aux auteurs rassemblés.

La discussion du 20 mai 1953 fut lancée sur le thème de la liberté et Kesten dénonça très violemment le fait que l'on ait pu considérer, lors de la rencontre de la veille avec des écrivains français au BILD (Bureau International de Liaison et de Documentation), que Benn, Jünger et Brecht exerçaient une influence considérable sur la littérature allemande. Poser ainsi le problème était très révélateur de l'optique de Kesten. Si Benn, dans son discours à la radio de 1933, avait officiellement fait allégeance au régime nazi, Jünger n'avait pas soutenu les dirigeants nazis depuis leur arrivée au pouvoir, alors que ses romans sur l'héroïsme et la guerre auraient pu faire de lui l'un des écrivains phares du régime⁸⁰. Voir ainsi nommé Brecht dans la foulée, rappelait que le nouveau régime totalitaire se trouvait à l'Est. L'amalgame était fait entre la dictature de Hitler et celle de Staline, et, pour Kesten, il n'existait aucune différence entre le fait d'avoir pactisé, à des degrés divers, avec Hitler, ou de soutenir Staline.

Le débat se poursuivit par une intervention de Weisenborn qui refusait que l'on mesure la qualité artistique des écrivains au moyen de critères politiques. Quant à Sperber, avançant l'idée que le talent dont disposait un écrivain, pouvait être utilisé à des fins condamnables, il fit une distinction entre le Brecht qui avait écrit la *Hauspostille* et celui des sonnet sur Staline⁸¹. Kesten s'obstinant à décréter que Brecht n'était qu'un meurtrier, Sperber tentait de ramener la discussion vers le sujet de la rencontre, la responsabilité de l'écrivain. Il n'admettait pas qu'il puisse, à cette époque, se permettre l'indifférence ou le flirt avec le pouvoir.

Glaser répondait à Kesten que si le public allemand lisait les œuvres de certains auteurs et négligeait les autres, c'est qu'elles répondaient à un besoin⁸². C'est aussi qu'il n'existait pas autre chose à mettre à cette place. Glaser posait le problème de la liberté créatrice en des termes étranges: toute création devenait impossible sans garantie de liberté; mais le concept de liberté ne pouvait se comprendre pour les siècles passés comme on la concevait aujourd'hui. Il y avait, jadis, acceptation chrétienne de la tutelle du prince.

Pour donner une définition de la liberté à l'Ouest, Sperber remontait à l'Antiquité grecque. Les «limitations» de la liberté en Occident prenaient la forme d'interdictions, en quelque sorte d'une censure, mais n'étaient jamais assorties de l'obligation d'affirmer quelque chose. A chacun était reconnu le droit au silence («das Recht zu schweigen»). Sperber examinait le phénomène moderne des pays totalitaires, au nombre desquels – notons-le – il ne comptait pas l'Espagne franquiste. L'écrivain pouvait dorénavant être contraint à écrire «justement l'ode au sujet de Staline».

*Certes, à l'époque de la Renaissance et de Louis XIV, on exigeait de la flatterie de la part du poète, mais il pouvait se taire et il lui était permis, en dehors du domaine politique, d'exprimer ce qu'il voulait. Il avait droit, pour citer Lénine, à la langue secrète de l'esclave, alors que les nouveaux sbires, qui connaissent la langue secrète, exigent qu'il exprime, dans une langue déterminée par eux, ce qui ne peut que servir le monopole de leur domination*⁸³.

80 A la même époque, Peter de Mendelssohn défend des thèses similaires dans ses essais sur Knut Hamsun, Jean Giono, Ernst Jünger et Gottfried Benn, rassemblés dans l'ouvrage au titre symbolique *Der Geist in der Despotie. Versuche über die moralischen Möglichkeiten des Intellektuellen in der totalitären Gesellschaft*, Berlin-Grunewald (Verlagsbuchhandlung W. Kahnert) 1953.

81 Gespräch mit jungen deutschen Schriftstellern in Paris ÖNB, Fonds Sperber, dossier 501, p. 7.

82 Ibid., p. 10.

83 Ibid., p. 12. »Indessen in der Zeit der Renaissance und Ludwigs XIV. Schmeichelei verlangt wurde, aber der Dichter schweigen konnte und es war ihm außerhalb des einen Bereiches politischer Äußerung gestattet, das zu sagen, was er meinte. Ihm war, um Lenin zu zitieren »die Sklavensprache des Geheimnisses gestattet« indes die neuen Schergen, weil sie eben die Sprache des Geheimnisses kennen, verlangen, daß in einer von ihnen formulierten Sprache das gesagt werde, was dem Monopol ihrer Herrschaft allein dienlich sein kann.«

Sperber s'attachait ensuite à un deuxième point, celui de l'influence de l'écrivain. Selon lui, elle était moindre à des époques où il s'adressait à une élite. L'évolution actuelle tenait au recul de l'analphabétisme et à l'obligation pour chacun de prendre parti. Face au problème soulevé par Benn, Jünger et Brecht, on ne pouvait se contenter de parler en termes d'esthétique.

*Par rapport à l'efficacité sociale de ces écrivains et à la nôtre, nous sommes aujourd'hui dans l'obligation d'affirmer que nous savons, ou qu'il nous faut savoir, ce que nous faisons. Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Cette formule qui a longtemps été valable, ne l'est plus aujourd'hui, et surtout pas pour les écrivains, c'est-à-dire pour des hommes qui exercent une influence sur la conscience d'autres hommes, et ce consciemment ou inconsciemment*⁸⁴.

Sperber rappelait ensuite l'engagement des écrivains antifascistes et le sien dans les années trente. Serait-il préférable aujourd'hui que certains d'entre eux se retirent dans leur tour d'ivoire au lieu de prendre parti pour le stalinisme? L'allusion se transformait en une attaque très vive contre Weisenborn et son livre *Mémorial*. En termes très empreints de pathos, Sperber lui reprochait d'avoir choisi aujourd'hui «la troisième voie» en contradiction avec ses options antifascistes d'autrefois. Sperber ne lui reconnaissait pas le droit de se taire «parfois», c'est-à-dire de ne pas dénoncer les nombreuses injustices commises par l'Union soviétique.

Au delà des divergences, Sperber s'efforçait cependant de trouver une sorte de plate-forme commune pour rassembler tous les écrivains en présence. Elle n'était pas sans rappeler le «Manifeste des hommes libres» qu'il avait établi avec Koestler pour la première rencontre du Congrès pour la Liberté de la Culture à Berlin en juin 1950⁸⁵. Le premier point en serait le fait de lutter contre l'injustice quel que soit le lieu où elle se déroulait. Deuxièmement, il fallait, adoptant la politique du moindre mal, faire une distinction très nette entre les manifestations de l'injustice dans les pays démocratiques et les pays totalitaires qui interdisaient toute contestation. Dans un troisième point, on devait exiger la liberté d'expression et condamner les pays où elle ne pouvait s'exercer. Ceci revenait, en fait, à demander aux compagnons de route des communistes d'accepter de dénoncer l'Union soviétique. En reconnaissant l'honnêteté dont avait fait preuve Jünger en ne suivant pas les nazis au pouvoir, Sperber s'opposait à la virulence de Kesten à son égard. Mais il témoignait surtout de beaucoup d'indulgence pour ceux qui avaient fait des erreurs dans leurs choix politiques et, comme lui-même, en étaient revenus ultérieurement. Ajoutant que l'influence de l'écrivain sur la société était incontestable, il concluait en affirmant qu'un écrivain ne pouvait passer à la postérité que s'il avait été bien représentatif de l'époque dans laquelle il vivait.

*L'influence sur la société est comme le sable qu'apporte le sirocco. Il s'introduit dans tous les pores de la peau, dans toutes les fissures. Si quelqu'un se rend compte qu'il a beaucoup plus d'influence qu'il ne le voudrait, le problème de la responsabilité ne prend-il pas alors une dimension plus grande que celle qui lui est reconnue en général?*⁸⁶

84 Ibid., p. 12. »Im Hinblick auf die gesellschaftliche Wirkung dieser Schriftsteller wie auf unsere eigene Wirkung stehen wir heute vor der Notwendigkeit zu sagen: Wir wissen oder müssen wissen, was wir tun. Verzeih' ihnen, denn sie wissen nicht, was sie tun, hat lange gegolten: es gilt heute nicht mehr und besonders nicht für Schriftsteller, d.h. für Menschen, die bedenklich oder nicht bewußt auf das Bewußtsein der Menschen einwirken.«

85 Voir à ce sujet notre thèse de doctorat: Anne-Marie CORBIN-SCHUFFELS, *Manès Sperber: un combat contre la Tyrannie (1934-1960)*, Bern, Berlin, Francfort/M., New York, Paris, Wien (Peter Lang) 1995, p. 253-296.

86 Gespräch mit jungen deutschen Schriftstellern (voir n. 81) p. 35. »Die gesellschaftliche Wirkung ist also wie der Sand, den der Samumwind herbeiführt. Er dringt durch alle Poren, er dringt durch alle Ritzen. Wenn nun einer dessen bewußt wird, daß er viel mehr bewirkt als er bewirken möchte, ist da nicht das Problem der Verantwortlichkeit ein viel umfassenderes als im allgemeinen gedacht wird?«

Ainsi, au cours de ce débat, Sperber montrait bien qu'il ne concevait pas que l'écrivain se retire en dehors des débats qui agitaient la cité. L'écrivain devait s'engager pour la poursuite des objectifs de la lutte antifasciste. Mais, s'il restait un combat à livrer, c'était celui contre Staline.

Ces discussions, ces querelles des intellectuels dans les années cinquante à Paris, avec leurs mesquineries, leurs enthousiasmes et leur virulence, témoignent de l'influence qu'ils pouvaient espérer alors. Sperber n'y participe pas seulement en tant que spectateur. En tant qu'ami ou contradicteur, il prend parti et commence à jouer son rôle de médiateur entre écrivains de langue allemande et française. Directeur de la collection »Traduit de ...« chez Calmann-Lévy, il publiera les uns ou les autres avec tout l'acharnement dont il fait preuve au cours de ces débats. Il conseillera également son ami Joseph Caspar Witsch pour l'édition en allemand d'auteurs français. Nombre des dédicaces d'auteurs français que nous avons retrouvées dans la bibliothèque parisienne de Sperber témoignent de son insertion et de son influence, ainsi celle d'Albert Camus pour *Actuelles II* en 1953:

»A Sperber, ces passes d'armes pour un combat commun. Amicalement. A.C.«